

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 41

Artikel: Lettre au Conteur
Autor: Trottenville, Sophie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189982>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . 4 fr. 50
 six mois . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2^{me} et 3^{me} séries.
 Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux

Lettre au Conteur.

Monsieur le rédacteur,

La lecture de l'article qui a paru dans votre précédent numéro, sous le titre : *Souvenirs de jeunesse*, m'a suscité quelques réflexions. J'aimerais bien à connaître l'apologiste enthousiaste du soi-disant « bon vieux temps. » Ne serait-ce rien quelque vieillard morose qui, au lieu d'emboîter le pas à nos progrès, à nos jouissances raffinées, dénigre et déplore tout ce qui se fait maintenant, pour prôner ou regretter tout ce qui se faisait autrefois ? Souffrez, Monsieur, lui dirais-je, que je vous raconte une partie champêtre, de mon temps à moi. Vous verrez que si les vôtres étaient délicieuses, celles d'aujourd'hui sont splendides. Or vous savez que si ce qualificatif est absent de nos impressions, alors que nous cherchons les distractions de la jeunesse, il n'y a pas pour nous de réelle jouissance. Eh bien, le pique-nique donné par les demoiselles Perretan, et auquel j'ai eu l'honneur de prendre part, était le superlatif du mot splendide : pourquoi ne l'a-t-on pas encore inventé ?

Donc, le 9 juillet dernier, quatre breaks, attelés de chevaux fringants, attendaient devant la maison de Monsieur P., que la brillante jeunesse réunie au salon eût achevé la collation du départ. Il était 2 heures après midi, la chaleur était torride ; mais n'avait-on pas deux spécifiquement infaillibles contre ce petit inconvénient : des éventails et la machine à faire des glaces. On allait l'emballer dans la grande voiture-fourgon des vivres, lorsqu'on s'aperçut que le couvercle manquait. — Grand émoi parmi les domestiques et les dames préposées aux victuailles ; retard de demi-heure pour le départ. Où on le retrouve ? Je vous le donne en cent : au fond du jardin, dans le pavillon, entre les mains fluettes de la petite Athénaïs, bambine de 5 ans, laquelle, simulant un tambourin avec le couvercle, s'exerçait à imiter une des charmantes copies d'Espagnoles de la dernière fête. Les enfants d'à-présent ne sont-ils pas étonnants, Monsieur, avec leur précocité et leur grâce ? Enfin, on monte en voiture, un domestique appelle, à la file, chaque couple. Au lieu de bousculades, tout se passe cérémonieusement, lentement, avec le vrai comme-il-faut, de façon que les voisines puissent constater : 1° que la robe de Mlle Frivelson est en étamine couleur fraise écrasée, qu'elle est garnie de surah blanc ; 2° que celle de Mlle Minçolore est en crêpon couleur crème,

agrémentée de rubans bleus ; 3° qu'en général tous les chapeaux sont admirablement assortis, pour la couleur, à celle des robes ; 4° que les parasols sont de nuances si vives, que si un coup de vent venait à les retourner, c'est alors qu'on pourrait dire en toute vérité qu'ils feraient la tulipe !

C'est égal, nous n'étions, nous jeunes filles, pas précisément fâchées de donner à la ville la primeur de nos fraîches toilettes, qui nous avaient coûté tant de combinaisons, de dissertations et, à nos papas, peut-être quelque soupir résigné ; mais ceci nous préoccupait peu. Nos cavaliers avaient fort bel air dans leur habit noir, gilet blanc et chapeau à l'anglaise, c'est-à-dire de touriste, et leur binocle ou leur monocle en sautoir ; car rien n'est d'aussi bon ton que de se poser comme myope.

Après une heure et demie d'une rapide locomotion, nous arrivons à l'entrée du bois de V... Le connaissez-vous ? On nous l'a dit ravissant et vous offrant à chaque instant une surprise nouvelle : C'est une nappe de pelouse moussue, émaillée de fraises ; c'est un carrefour de sentiers, qui vous donne une quadruple tentation de les explorer ; c'est une cascade mignonne, au murmure argentin, qui vous invite à descendre la pente gazonneuse qui y conduit ; c'est une allée naturelle en arceaux, qui vous fait penser au bosquet de Julie, etc. Je dois à la vérité d'avouer que tout cela, nous ne le verrons pas de nos yeux ; nos souliers molière, en étoffe claire, s'opposent à d'autres explorations que celle du sentier-route, qui coupe en quatre parts ce joli bois ; et puis, les buissons de framboisiers sont absolument incompatibles avec la diaphanéité des étoffes qui nous parent si gentiment. Les voitures nous déposent donc à un rond-point, au milieu duquel nous apercevons un plancher de danse... Quelle perspective délicieuse ! on dansera ! Ah ! les demoiselles Perretan savent faire les choses ! — Oui, mais où est la musique ? hasarda un des jeunes messieurs. Au même instant un petit orchestre, composé de deux violons, une contrebasse et une flûte, fait son apparition au contour du sentier ; et tandis que nous nous remettons des fatigues occasionnées par les cahots des voitures, il exécute un de ses plus gais morceaux. Puis, l'Invitation à la valse, de Weber, opère son effet habituel, c'est-à-dire l'entraînement irrésistible qu'on ressent à notre âge pour la danse. Un buffet des mieux organisés nous fournit à profusion glaces, sorbets, oranges, etc., etc. Cependant, la lassitude se fait sentir dès 8 heures, et

je ne sais trop pourquoi les pieds nous font particulièrement mal. C'est alors que, pour nous faire oublier ces petits malaises, l'aimable prévoyance de nos amphytrions nous a ménagé la surprise de feux d'artifice des mieux réussis, et que les jeunes gens applaudissent bruyamment. Les demoiselles s'abstiennent pour ne pas compromettre le décorum qu'on exige d'elles. Après quoi, le retour s'effectue par un beau clair de lune, qui a l'indiscrétion de trahir, je crois, un ou deux bâillements. Eh bien, Monsieur du « bon vieux temps, » comparez nos plaisirs avec ceux de votre jeunesse, et ne soyez plus ridicule ou maniaque.

Sophie TROTTENVILLE.

UNE JOURNÉE A NEUCHÂTEL

Les canardières. — La chasse aux canards.

III

Nos lecteurs ont compris, dès le début de ces articles, que notre intention n'était pas de passer en revue les divers produits de l'exposition, et de répéter ainsi ce qui a été dit dans tous les journaux. Nous nous bornons, en effet, à quelques notes, quelques croquis pris au hasard.

Samedi, nous avons parlé des abeilles, aujourd'hui nous donnerons un coup d'œil dans le joli pavillon renfermant tout un attirail d'engins de pêche et de chasse. L'attention des visiteurs y était tout particulièrement attirée par d'énormes canardières de 3 à 5 mètres de long, disposées sur des canots si étroits qu'ils laissent à peine au chasseur la place nécessaire pour s'y coucher et guetter au loin le gibier sans se laisser apercevoir.

Deux bons vieux paysans des environs de Morges restèrent longtemps ébahis en présence de ces armes gigantesques. L'un d'eux disait à demi-voix : — Ne compreingno pas coumeint dau diablo pàovont cein eincrossa.

— Oh ! ajoutait l'autre, cein dâi ètrè dâi fusi dâo teimps dâi z'anciens Suisses, io yavâi dâi lulus pe solido què no. Su sûr que manyivont cein coumeint dâi z'allumettè... N'est-ce pas, mossieu, fit-il en s'adressant à une des personnes qui se trouvaient près de lui, que ces fusi sont du temps de Guillaume Tè?... On ne pourrait pas ça manier, nous autres.

— Ces armes, répondit la personne interpellée, ne sont point faites pour être mises à l'épaule ; elles restent posées là sur ce support à pivot ; et le chasseur, couché dans le fond du bateau, ne fait que leur imprimer le mouvement nécessaire pour viser le gibier.

— Bah !... Y me semblait bien ; je me disais, c'est pas un Martinique ; c'est pas ce qu'ils appellent un Rémingueton... Oui, oui, je vois, mossieu, ils sont posés sur une espèce d'affût... Tonnerre, quelle crachée !... Y doit falloir au moins un quarteron de grenaille...

On se représente les rires que ces naïves réflexions provoquaient dans l'entourage. — Mais laissons nos deux campagnards pour dire un mot, en passant, de la chasse aux canards sauvages sur le lac de Neuchâtel.

Les chasseurs partent ordinairement de grand matin sur leur petit bateau plat, connu sous le nom de *loquette*. Ils cheminent d'abord avec une rame taillée d'un seul morceau et qu'on manie debout ; puis, quand ils sont à peu près à 500 mètres de la troupe de canards, ils prennent les *palettes*, rames écourtées dont on se sert lentement et sans bruit, couché sur le ventre, pour ne point donner l'éveil à la troupe. La canardière est braquée sur une fourchette de la proue, et émerge de 25 à 30 centimètres au-dessus de l'eau. Un fusil de chasse est à côté, destiné à achever le gibier qui ne sera que blessé.

Le chasseur, l'œil sur le but, les mains dans l'eau, fait avancer sa petite batterie flottante avec circonspection : Le moindre bruit, un craquement, un roseau qui frôle la loquette, peut réveiller les canards et les disperser avant d'être à leur portée. Arrivé à 50 pas, le chasseur, qui a navigué de façon à voir l'extrémité de son arme dirigée vers le but, abandonne les palettes, vise et fait feu. A travers la fumée, il aperçoit des victimes ; d'autres, qui ne sont que blessées, s'en vont battant l'eau de leurs ailes, pour retomber plus loin et se relever encore, jusqu'à ce que le fusil de chasse les ait achevées.

Parmi les faits éclatants de cette chasse, on citait, il y a quelques années, ceux de MM. Bourguignon et Verdan, qui abattirent, l'un 32 canards, l'autre 35, d'un seul coup de canardière.

Après le pavillon de la pêche et de la chasse, nous visitons le chalet, construction rustique charmante et des mieux réussies. De là nous passons aux instruments destinés à la fabrication du fromage. En voyant tant de perfectionnements, en voyant ces écrèmeuses à force centrifuge, ces presses, ces barattes marchant à la vapeur, ces belles chaudières reposant sur une garniture en tôle, on ne peut s'empêcher de se reporter 15 ou 20 ans en arrière, au temps de nos modestes fromagères de village. Nous y revoyons le fromager brassant le lait caillé dans la chaudière au moyen d'un jeune sapin écorcé dont les branches ont été coupées à 10 ou 12 centimètres de la tige ; nous le voyons accomplir sa besogne près d'un grand feu où pétillent les longues bûches de sapin, léché par la flamme qui entoure la chaudière, et aveuglé par la fumée qui remplit le local.

Et la baratte dont il fallait tourner la manivelle durant toute une matinée, avec ce bruit monotone de la crème frappée par les palettes de la roue intérieure, bruit qui devenait d'autant plus sourd que le beurre était près d'être formé : fla, fla, fla, — fla, fla, fla. On entendait parfois celui qui était chargé de ce long et monotone travail, appeler un passant par la fenêtre ouverte et lui dire : *Frédéri, viens voir tourner un moment, tu seras bon enfant.*

Et la presse, consistant dans un énorme caillou soulevé au moyen d'un levier, et qu'on laissait retomber de tout son poids sur le fromage tout fraîchement placé dans la forme.

Et les joyeux cancans près du feu, les bonnes histoires d'autrefois, les contes mystérieux, les épisodes des guerres du grand Napoléon, racontées pendant que le fromager accomplissait sa dure besogne : Tout cela est déjà bien loin de nous ; à peine